

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'éphémère (happening)

Louis Geoffroy

Volume 8, Number 5-6 (47-48), September–December 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Geoffroy, L. (1966). L'éphémère (happening). *Liberté*, 8(5-6), 3–12.

textes en liberté

récits

l'éphémère

(bappening)

A tout ce qui me fait singulièrement mourir; au passé: à Lanimare et à Françoise Loranger de l'éphémère « Un cri qui vient de loin »; à l'intemporel, constant éphémère: à Eric Dolphy de « You don't know what love is », à Charles Mingus de « Passions of a man », à Hubert Aquin et K. (cf. Mircea Eliade).

Lysiade descend lentement et avec majesté l'escalier du septième ciel, ouvre ses grands yeux bleus et ferme sa baroque bouche rouge devant le regard ascenseur de Ian qui lui fait un plafond plein de reconnaissance. Le plafond s'abaisse, comme on voit ça dans les rêves de claustrophobes, et devient utilement bouche pour quelques instants, le temps de prendre une grosse bouchée dans un sein blanc dont le mamelon, avant de disparaître sous la langue, dessinait dans l'air des figures kabbalistiques d'appréciation. Ian se redresse et découpe dans sa bouche aux lèvres sensuelles un sourire charmeur.

— Mmmmmmm, tu es bonne Lysiade.

Lysiade, pour ne pas être en reste et pour que le potentiel d'énergie de chacun d'eux demeure constant, comme celui de l'univers, et permette ainsi une prolongation de leur amitié à fortes tendances amoureuses, lui renvoie son compliment en une phrase sybilline :

— Tu fais bien l'amour, Ian.

Un problème de sémantique se pose dans l'esprit de Ian : cela signifie-t-il qu'il fait l'amour ordinairement et comme c'est toujours bon, qu'il le fait conséquemment bien; cela signifie-t-il qu'il fait mieux l'amour qu'auparavant et qu'il peut prendre cette phrase comme un compliment ou enfin, cela signifie-t-il qu'il fait mieux l'amour que ceux qu'elle a connus avant lui, ce qui reviendrait à plaindre Lysiade pour les mauvais amants qu'elle a eus, en tout modestie. Il décide de faire abstraction des circonstances antérieures et ultérieures à l'acte qu'il vient de poser, de le voir comme un tout et ainsi, arrive à considérer qu'elle a joui autant que lui, ce à quoi, dans son esprit altruiste, il voulait arriver.

— Tout ce que je veux, c'est que ce soit de mieux en mieux chaque fois... Veux-tu une cigarette.

— Oui, pour brûler la vie par les deux bouts de la chandelle comme disent les livres de proverbes hindous édités en Chine par les Anglais presbytériens.

Les objets autour d'eux, dans la chambre, se découvrent les yeux et reprennent leur vie propre. Les photos, au mur se permettent de regarder en direction du lit, une minuscule statuette de jade s'est retournée et se grise de grimaces tout à fait iconoclastiques de dieu blessé dans son orgueil, sa puissance et sa beauté par l'orgueil, la puissance et la beauté de la scène à laquelle sa pudeur ne lui a pas permis d'assister. D'ailleurs, Ian le lui avait bien dit à la statuette qu'il voulait détruire tous les mythes excepté les siens propres, les indispensables, ce qui lui permettrait de transcender l'érotisme abstrait de sa vie jusqu'alors en érotisme concret, notions méta-physico-psycho-philosophiques d'une portée humaine soigneusement ésotérifiée, ambitions à prime abord difficilement réconciliables mais dont la destruction des mythes et la participation irrégulière aux grandes fêtes Ephémères rendait la transmutation possible.

— Tu ne viens toujours pas au happening, demande pieusement Ian, toujours étendu sur le côté près de Lysiade ?

Elle a un sourire moueux, hausse les épaules impuissamment, s'étire par la même occasion, feuillette le livre de ses yeux pour y faire lire à Ian tous ses regrets anticipés et avec une ardeur passionnée répond qu'elle ne pourra pas y arriver avant une ou deux heures du début. Ian se lève, prend un disque qu'il empale sur l'électrophone stéréophonique et la petite aiguille diamantée provoque dans l'air des vibrations exaspérantes qui rappellent l'enfer à ceux qui n'y sont jamais allés car l'enfer n'existe pas. Il s'agit, bien entendu et comme tout le monde s'y attend, y compris Lysiade, des 'Mondes héliocentriques de Sun Ra et son Solar Arkestra', un chef d'oeuvre de géographie intellectuelle et de terreur infuse, infuse de la même manière que le génie. Ian, tout sautillant, revient vers le lit et Lysiade qui, comme toutes les filles que Ian aime bien, ne peut s'empêcher de regrimper l'escalier du septième ciel sous les décibèles vibratoires exhalées de l'amplificateur.

— J'ai l'impression, se défoule Ian, que je vais être influencé par Le Groupe Panique . . . J'ai lu tous les comptes rendus photographiques du dernier Ephémère de Jodorowski — Arrabal — Topor et le génie ne cesse jamais d'avoir prise sur moi. D'ailleurs, tu me comprends fort bien . . .

(elle acquiesce)

d'autant plus que le décor, les accessoires et les circonstances se prêtent fort bien à l'influence faste que peut avoir le Groupe Panique sur mon expression et mes blasphèmes désacralisateurs et de redépassement violateur des concepts psychanalytiques rattachés sans cesse à toute manifestation de tout égo le moins talentueux.

— Quel malheur, ce rendez-vous pécunier à l'heure où presque tout arrive.

— D'autant plus que c'est toi, mon âme, l'âme agissante du spectacle libérateur, par tes relations. Sans toi, il n'y aurait pas d'Ephémère, pas d'auto, pas de garage . . . A propos, tu me prête ta grande photographie pour que je te rende présente au moins iconographiquement ?

Elle acquiesce encore. Ian se remet à sourire, pose sa main sur un sein et décide, d'après Ferenczi, de retourner avant sa naissance.

Le garage est encore désert. Mais bientôt, d'un tournant apparaissent les premières voitures protégeant du danger d'être piéton les spectateurs avertis et intelligents, toujours à l'avant-garde de l'expression, qui courent en auto les manifestations averties et intelligents de l'avant-garde de l'expression. Elles stationnent, provoquent quelques accidents, quelques mouvements démagogiques (i.e. mouvements de foules provoqués par des démagogues), quelques attroupements lyriques de badauds qui demeureraient interdits par le luxe des Volkswagen et la signification profonde des mots qui se poursuivent sur l'affiche multicolore dressée comme une barricade à l'entrée du garage :

« Un instant, dans un instant plus ou moins rapproché, le

CONSORTIUM ECHEC

présentera ses éphémères instants de choc et d'échec. Pour vivre ce triomphe du Phénoménal intersidéral, fixé dans un plan fixe à ce vendredi treize, treize heures treize, s'adresser au président-directeur-exécutif du CONSORTIUM ECHEC, M. Ian Pieyre, 13, rue du Bord de l'Eau, en cette ville ».

Se tiraillaient belliqueusement sous les caractères, les couleurs étirées d'une peinture qui ressentait durement l'influence de Serge Lemoyne, du groupement concurrent, le Zirmate. Dans la rue, à la suite des accrochages désaccrochés, tout se calmait et le temps revenait au beau fixe. Dans le ciel voguaient en goulotte des nuages libertins, rondelets, dodus, fôlatrant languoureusement avec le bleu à lessive qui nettoie le vide existant entre les nuages. Les spectateurs, sous la direction d'un envoyé du Consortium, pénètrent dans le garage. Bas de plafond, très vaste, il est plus ou moins bien rembourré d'objets hétéroclites allant du chewing-gum et d'une affiche du film 'La Terre à boire' à une vingtaine de 'deux par quatre' et un échafaudage tuyauté atteignant presque le plafond. Les groupes se dispersent et s'étalent sur l'espace libre laissé entre les accessoires soigneusement et proportionnellement disposés sur toute l'étendue du plancher en béton armé actuellement mais probablement, dans avenir assez rapproché tout à fait désarmé, intellectuellement, par le spectacle

qu'il supportera. Des bidons d'essence traînent avec ordre dans un coin supportant un magnétophone aux bobines figées que le représentant-éclaireur du Consortium dégèle dès que tous les spectateurs sont entrés. Soigneusement cachés derrière l'immobilité des bobines, l'univers sonore du 'Festival de Musique Contemporaine De Copenhague 1964' déploie ses gerbes métaphoriques dans l'utile caisse de résonnance que forme le garage.

C'est l'instant que choisit le CONSORTIUM ECHEC pour faire son entrée. Tous les membres exception faite du président-directeur-exécuteur tirent sur une lourde croix tout à fait semblable à celle avec laquelle s'amusait un nommé Jésus Christ, il y a déjà quelques années de cela. Du pied de cette croix part une chaîne qui s'engouffre sous l'avant d'une automobile Volvo de l'année en cours. Dans l'automobile, tenant le volant, derrière une grande photographie de Lysiade collée dans le pare-brise, Ian Pieyre dirige les opérations avec force 'Ho, hisse, beau, bis, ho, hisse, beau fixe, ho, hisse, sot, glisse, ho, hisse, l'eau glisse, hue, dia . . .' Après quelques 'peau lisse' et 'police', la Volvo s'arrête sur l'espace désigné à cette fin près d'un parcomètre en carton dont l'aiguille indique 'éternité' et Ian en descend. Comme la musique assourdit les coeurs, un grand barbu fait un signe et l'opérateur en chef du magnétophone réduit un peu le volume de densité des éclaboussements sonores. Le grand barbu demande le silence de tout le monde et rejoint par Ian, prend la parole en ces termes d'une force incandescente :

— Spectateurs en délire, comme dirait notre génial compatriote Jacques Desrosiers, ce soir nous nous efforcerons de vous présenter et de vous faire connaître de notre mieux, et je cite ici le titre de ces instants éphémères, en même temps que le thème : « LA VULVO ESOTERIQUE DU DIVIN MAITRE IAN PIEYRE ».

Il pause et pose quelques instants, commence à applaudir, ce qui provoque, selon une loi de physique connue comme la loi « de cause à effet », les applaudissements frénétiques de la foule minime rassemblée sur les lieux du sacrifice. Ian prend un deux par quatre aidé en cela par deux filles du Consortium, planche qu'il projette par-dessus la Volvo et s'écrie, à la suite du claquement répété résultant du choc à intervalle rapproché des deux extrémités du bout de bois :

— La messe motorisée peut débiter, le réservoir est plein et ne demande qu'à se vider.

Le mouvement part lentement, d'une façon imperceptible. En premier lieu, le magnétophone reprend l'espace sonore précédemment perdu. Ian, toujours aidé dans ses actes par les deux filles en « magna-jupes », rend hommage à Hubert Aquin pour avoir rendu à leur réelle valeur les « mini-jupes » et, après l'avoir retirée de l'auto, déplie un long morceau de toile, agrandissement pictural d'une étiquette d'huile à carburateur Veedol avec un trou au centre, étiquette qu'il enfiler comme une chasuble. Quelqu'un ouvre un des bidons d'essence et le jette sur le côté, ergo, le bidon se vide sur le ciment. Quelques spectateurs, guidés par le grand barbu et par un autre type qui se fait nommer Nabuchodonosor Laframboise, construisent, avec les planches, des marteaux et des clous un cadre à la Volvo qu'ils veulent mettre ainsi en pleine évidence. Un autre, qui de toute évidence est peintre, a pris possession de pinceaux, de pots de peinture et de cannettes - à - bouton - poussoir - pour - faire - se - défouler - des - vapeurs - éthérées - de - peinture et se dirige vers l'automobile pour la rendre digne des églises moyen-âgeuses. Quelques spectateurs se sont emparés de crayons, dans les poches de leurs vestes et rythment la musique férocement intellectuelle qui gémit en ondes versatiles. Ian tire l'échafaudage sur roues qui roule tout naturellement à côté de la voiture. Les deux jeunes filles se sont débarrassées de leurs robes encombrantes et ont revêtu l'uniforme des servants de messe, de cette messe qui déroulera ses vertèbres allégoriques dès que la scène sera prête.

Le grand barbu divise les assistants en deux groupes distincts séparés par le sexe et s'avoue à lui-même avoir des difficultés avec quelques individus disséminés à travers les auditeurs. A chacun il donne un numéro et à chacune il remet un billet sur lequel est inscrit un numéro. Puis, il mobilise l'attention des numérotés pour leur expliquer la profondeur du mime soudain.

— Il convient, en cette époque de mécanographie et de désindividualisation que chaque être sur terre sauf les meneurs ait son numéro pour venir en aide, en cela, aux meneurs mêmes, qui, possédant tous leur diplôme de comptable, ramassent le sable à la pelletée sur les bords de l'Interdit. Les numéros que vous avez vous allouent bourgeoisement un compartenaire de sexe opposé

qui pendant la durée du sacrifice, vous servira de mari - à - la - messe - du - dimanche - pour - remercier - le - Seigneur - de - tous - ses - bienfaits - aléatoires - aléa - jacta - est - amen. Il va sans dire que les imbriquements nécessaires ne sauraient se produire sans heurts de l'Impossible avec la guitare et cependant la démantibulation nécessaire du complexe d'Oedipe dans la plus parfaite organisterie de l'incendiaire ne saurait résister à quelques heurts sublimement déshumanisés à en fondre l'un dans l'autre l'amitié sexuelle et l'amour des uns sur les autres ou, pour paraphraser Belen, discontinuer la tranche amorphe des déléterès avenues en spleen quotidien de la statue de la liberté et ses crampes soudaines. Il va sans dire que sacrificiellement toute intensité perd son appareil de soirée mondaine en la redécouverte de ce que fut le malheur des autres, soit le bonheur des uns et de soi.

Se le tenant sans doute pour dit, les couples se forment d'après leurs numéros et passivement, se décident à assister à l'éphémère. L'atmosphère du garage s'emplit progressivement de plénitude et la musique incantatoire des meilleurs compositeurs contemporains y est sans doute pour toute l'incantation. On sacrifie à la magie de l'Instant les magies tribales et sacrificielles qui subliment la pensée profondément ethnologique de tous les bourgeois contemporains. Le mouvement prend forme. Les deux danseuses-enfants-de-choeur se sont complètement dénudées et esquissent des pas prématurés sous le jet recendant du peintre qui jette contre la voiture, de temps en temps, le contenu d'un pot de peinture. Pour lui venir en aide, les danseuses, chacun leur tour, se frottent contre l'endroit blessé par la couleur et approfondissent ainsi la blessure à l'aide d'une partie de leur corps plus ou moins charnue selon l'inspiration. Les instruments de musique ont été nationalisés par des individus qui se décident à improviser à partir du thème de base qui leur bouche les oreilles. De tous les coins de la salle partent en longs cris mal digérés des poèmes qui transforment le garage en cour ducale au temps de Charles d'Orléans, avec, sans aucun doute, beaucoup moins d'inhibitions. Le peintre peint de toute son ardeur l'atmosphère ambiante, jetant avec mépris ce qui lui reste de peinture sur les personnes ci-assemblées pour les transformer en objets de lucre, de luxe et de regard, ou plus prosaïquement, en objets d'art. La parole accompagne la musique qui se fait assourdissante. Un

saxophone ténor vrombit de tous ses poumons des imprécations rythmiques contre la musique du magnétophone qui se refuse définitivement à souigner.

Un mannequin a été dévoilé comme s'il s'agissait d'une statue de grand personnage. Sur son ventre une inscription en décrit le rôle et l'origine vianesque : « Défoulateur à sensibilité démultipliée ou Schmurz ». Une des danseuses tourbillonne sous un vent de folie fait plusieurs pirouettes, des tonneaux, des entrechats à contretemps, s'emmêle dans ses propres jambes, tombe, se redresse, déblatère contre la terre entière et continue, s'ouvrant contre l'un des tuyaux de l'échafaudage en une brève tentative de danse du bas-ventre, familièrement connue sous le nom de masturbation. Son cri résonne par-dessus la musique :

— C'est froid . . . Tous les symboles phalliques s'enferment-ils dans la froideur antarctique pour satisfaire la soif de crinières de mes bouches.

Ian, debout sur l'échafaudage, officie sur la Volvo sous lui en imprécations, blasphèmes, signe de croix qui, mis bout à bout, deviennent des poèmes d'une force de persuasion incroyable. Lentement, il descend, saisit un pot de peinture noire et un mince pinceau et se dirige vers l'affiche de film collée sur le mur, au centre du garage. Sur les lèvres de Patricia Nolin qui le regardent avec avidité, il dessine les formes extérieures de la Volvo et de sa bouche, imitant le bruit d'un moteur de voiture, lentement, avec les mouvements des bras conformes à la situation d'automobiliste sur la grand'route, fait le tour de la salle, et, sauf pour certains hoquets de son moteur, parvient à la Volvo, dont il ouvre la porte et à l'intérieur de laquelle, sur le siège arrière, il se blottit en chien de fusil.

(Suit ici une tentative de description des charmes de la Volvo-Vulvo par le grand brun et dont le chroniqueur de ces brefs événements ne se souvient plus très bien.)

Le temps s'écoule marqué par la création de chefs-d'oeuvre aussitôt recouverts par d'autres chefs-d'oeuvre ou d'autres conneries tant graphiques, que verbales, musicales, ou sculpturales. Ça ne paraît presque pas, mais le spectacle dure depuis près d'une heure trente et tous les participants ont atteint une fureur paro-

xystique qui les paralyse dans leur quête vers le redépassement. La mort hurle et les plafonds tremblent sous le bruit. Le désordre semble complet, plus moyen, paraît-il d'empirer les choses. Les danses qui se déroulent sur tout le plancher n'ont rien à envier aux hurlements lyriques qui créent des paroles improvisées à la musique de Coltrane maintenant, jouée simultanément en seize et en quarante-cinq tours minute pour un disque dont la vitesse normale est trente-cinq tours minute. Les deux danseuses se jettent avec joie sur le grand barbu qui, attaché à un poteau de l'échafaudage, déblatère avec force métaphores contre les empêcheurs d'éphémérer en rond. Elles le déshabillent, l'excitent et, quand il est prêt, s'emfilent chacune leur tour sur lui. C'est le signal de la vie. Les liquides séminaux des différents sexes suintent et changent tout d'un coup l'atmosphère des lieux. L'odeur devient lourdeur et la fête prend son complément de liberté. Les corps roulent dans l'essence, s'emmêlent, se perdent, rient, jouent, crient, spasments, s'extasient, se défoulent, se libèrent, se vident, se dévient au contact chaud du grand air érotique. Ils suivent la musique dans son irrégularité et son hilarité tragique, se secouent du joug de l'air frais et du son des cloches qui dit l'heure qu'il est à la montre suisse internationale. Des cris clament qu'il faut aller plus loin.

C'est alors qu'un jeune homme imberbe, qui a lu quelque part que la meilleure cigarette de la journée est celle que l'on prend après l'amour, prend quelque part une cigarette grand format, bout uni et qui a les bosses d'une rouleuse, frotte une allumette en bois sur le plancher, allume sa cigarette et lance l'allumette par-dessus son épaule ce qui la fait tomber dans la mare d'essence qui prend feu immédiatement, en un éclair d'orage électrique, se propage aux bidons qui explosent.

Tous les participants, satisfaits de la formule de redépassement meurent avec grand coeur, sous les coups du feu ou des éclats de bidon. Et ce n'est pas du bidon. Sauf, oui, Ian qui s'est assommé seulement, bien protégé à l'intérieur de la Volvo, laquelle sous l'impact, s'est retournée sur le côté.

Quelques instants plus tard, Lysiade fait son entrée pour tenir la promesse faite à Ian. Devant ce qui s'offre à ses yeux, elle pense aussitôt que Armand Vaillancourt est venu exécuter une de ses sculptures. Chassant cependant cette idée de son cerveau, elle

perçoit entre deux chuintements qui émanent de la Volvo, un léger gémissement, qui, d'après la longueur d'onde, est assez douloureux. Détestant tout ce qui n'est pas bien fait, elle s'empare du petit revolver à crosse de nacre qui ne la quitte jamais et se dirige à pas feutrés vers l'auto. Elle regarde, en se haussant sur la pointe des pieds, à l'intérieur et aperçoit Ian baignant dans quelques gouttes de sang. Pour lui épargner la douleur de voir l'affiche de « La Terre à Boire » brûlée et pour lui faire poursuivre son éphémère jusqu'au bout, elle lui loge une balle dans la tête.

Elle ouvre la portière avant, se hisse par le toit, se glisse à moitié à l'intérieur de la voiture, tend le bras et décolle la photo du pare-brise. Elle retombe sur ses pieds, sort du garage comme les pompiers débouchent au bout de la rue et, légère, sautille sur le trottoir en sifflotant « Caravan » de Duke Ellington.

LOUIS GEOFFROY